

BHL en Amérique

American Vertigo, de Bernard-Henri Lévy. Grasset et Fasquelles, 494 p.

Yan Hamel

Number 212, January–February 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, Y. (2007). BHL en Amérique / *American Vertigo*, de Bernard-Henri Lévy. Grasset et Fasquelles, 494 p. *Spirale*, (212), 53–54.

BHL en Amérique

AMERICAN VERTIGO de Bernard-Henri Lévy

Grasset et Fasquelle, 494 p.

par YAN HAMEL

Ce n'est pas seulement pour satisfaire une curiosité, d'ailleurs légitime, que j'ai examiné l'Amérique; j'ai voulu y trouver des enseignements dont nous puissions profiter.

De la démocratie en Amérique I

Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la foi d'autrui, et qui ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit.

De la démocratie en Amérique II

Maurice Barrès voulait que l'artiste en voyage s'emploie à dévoiler le « secret » des pays visités. Pour y arriver, il devait contempler ce que les civilisations étrangères avaient créé de plus exquisément grandiose : les œuvres d'art, les monuments, les jardins, les palais... Plus tard, la « génération des gidiens » continuera, dans ses pérégrinations littéraires, à vouloir extraire la substantifique moelle de l'ailleurs, mais en bifurquant de la voie tracée par *Du sang, de la volupté et de la mort*. André Gide, Valéry Larbaud et leurs descendants veilleront à « démocratiser les secrets » : quartiers populaires, bouges malfamés, quotidiennetés et trivialités deviendront aussi dignes d'intérêt que le contenu des grands musées. Une tasse de chocolat prise à la terrasse d'un café quelconque en dira autant sur Florence que la cathédrale Santa Maria del Fiore.

Cette ébauche d'une histoire sociale de l'« exotisme littéraire » au tournant des XIX^e et XX^e siècles, nous la devons à Jean-Paul Sartre qui écrivit quelques pages sur les rapports entre idéologie, écriture et voyage au moment où il était lui-même immobilisé sur la ligne Maginot (*Carnets de la drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*). Reconnaissons avoir été « façonné par cette façon-là de voyager », le romancier-philosophe sur la voie de l'engage-

ment intellectuel n'en critique que plus féroce le dilettantisme irresponsable de ses prédécesseurs. Qu'il tourne de préférence son regard en direction du sublime ou du vulgaire, le globe-trotter lettré des années 1880 à 1930 adopte, sans le reconnaître, le point de vue partial — et biaisé — du « touriste », bourgeoisement engagé dans une relation de « pure consommation » avec les contrées dont il prétend saisir le mystère. C'est là une emprise sournoise du « capitalisme abstrait » à laquelle seul peut échapper celui qui aborde l'étranger à travers la pratique d'un métier et la réalisation d'une tâche concrète (Sartre donne l'exemple de Saint-Exupéry, aviateur professionnel, et des pages « heideggeriennes » de *Terre des hommes*).

Avec *American Vertigo*, Bernard-Henri Lévy place lui aussi le voyage sous le signe du travail. C'est en effet pour le compte du *Atlantic Monthly* qu'il a entrepris de circuler une année durant à travers les USA afin de se faire l'Alexis de Tocqueville du XXI^e siècle, l'auteur *up to date* d'une *Démocratie en Amérique* au goût posthistorique et néolibéral du jour.

Il ne faudrait pas pour autant croire que notre voyageur fut incité à pratiquer l'exotisme littéraire d'une manière qui l'aurait éloigné de la vieille famille gidienne pour le rapprocher de celle, moins ancienne, mais apparemment plus éphémère, de l'existentialisme-engage — le chef-d'œuvre du voyage engagé aux USA, accompagné d'une réflexion lucide sur la condition de touriste et ses limites, serait plutôt à rechercher du côté de *L'Amérique au jour le jour 1947* (1954) de Simone de Beauvoir. Bien qu'il soit sans conteste un gros connaisseur (sinon un grand analyste) de l'œuvre sartrienne¹, et bien qu'il se veuille radicalement à la page, BHL n'en fait pas moins, d'entrée de jeu, l'éloge d'une disponibilité flâneuse qui n'aurait pas déparé les pages les plus édifiantes des *Nouritures terrestres*. Le voyage littéraire en Amérique aura été pour lui, comme il aurait pu l'être pour Ménélaque ou pour Barnabooth, une « façon d'aller d'une matière à l'autre, de n'écarter, a priori, aucun incident ni

prétexte à observation et de trouver dans un fait de la vie quotidienne comme dans un débat d'idées, dans la môme poésie d'une autoroute comme dans la rencontre avec un écrivain ou un haut personnage de l'Administration ou du Spectacle, la substance non moins féconde d'une réflexion sur l'Idée ».

Une différence doit toutefois être relevée entre ce beatnik jet-set et les nomades-millionnaires de la Belle Époque : alors que, par exemple, Barrès en voyage cherchait à percer le secret de Tolède ou le secret de Venise, BHL convie son lecteur, immensités étasuniennes obligent, à une véritable orgie de secrets. Ses déambulations à travers le continent l'amènent à se pencher sur « la terrible et mystérieuse prison de New York »; sur le « [m]ystère des ruines modernes » aperçues à Détroit; sur le « mystère d'une pratique sexuelle finalement assez inédite » entre les « lap danceuses » de Las Vegas et leurs clients; sur le « mystère » des Mormons de Salt Lake City; sur le « spectacle si étrange » qu'offrit la fin du débat Bush-Kerry à Tempe, Arizona; sur l'aspect « étrange » de Fort Worth, Texas, sur la chapelle d'Angola, Louisiane, « l'endroit le plus étrange de ce lieu décidément irréel »; sur le rapport à la nature qui est « l'un des traits les plus énigmatiques de l'ethos américain »; sur le « mystère » des intellectuels néoconservateurs à la Bill Kristol, etc. Arrivé à la dernière partie du livre, le lecteur ne devrait être pas trop étonné d'apprendre que les États-Unis forment une « nation énigmatique », une « fédération d'étrangetés ».

La mise en relief de ces différents mystères constitue, à chaque fois, la première étape d'une suite de mouvements dialectiques qui emportent Bernard-Henri Lévy vers la complète élucidation des USA. Mystères et bizarreries sont autant d'épiphénomènes symptomatiques qui, pour mettre en lumière une vérité essentielle de l'Amérique, ne demandent qu'à être correctement diagnostiqués, ce à quoi s'active sans relâche l'effervescent disciple d'Althusser et de Derrida. Il s'y attache tant et si bien qu'en bout de course, il pourra affirmer sans sourcil-

ler n'avoir « rien dissimulé » de l'envers du décor [étasunien] et de son inévitable part d'ombre ». En quelques formules tape-à-l'œil rappelant davantage le martèlement publicitaire que la rigoureuse austérité tocquevillienne, *American Vertigo* aura auparavant établi : quelle est la signification profonde de « l'amour du drapeau, de son omniprésence »; en quoi consiste « le vrai non-dit » du baseball; ce qu'il faut penser de George W. Bush et de Woody Allen, ce qu'on doit retenir des autoroutes nord-américaines et des courses automobiles de Knoxville, des « megachurches » et de la secte Amish; ce qu'apprennent Alcatraz et Guantanamo; quelle est la « vérité ultime, secrète et, quoique le plus souvent inconsciente » de l'amour pour les armes aux USA; quelle est la « clef du problème » de l'armée américaine; quelle est la clef du problème des « hommes de gauche plus radicaux » comme Michael Moore; où se situe, exactement, le « vrai mystère Kennedy »; and so on...

Reprenant à son compte l'un des principaux lieux communs de la littérature de voyage, BHL se pare de l'autorité de celui qui s'est rendu sur le terrain et qui, pour cette raison, a été en mesure d'adopter un point de vue non médiatisé — et partant non biaisé — sur les États-Unis. Opposant « à la chimère le corps et le visage de l'Amérique concrète d'aujourd'hui », son portrait a, s'il faut l'en croire, « le mérite de n'être plus imaginaire », de rompre « l'essentialisme et le règne des clichés ». BHL peut dès lors jeter l'anathème sur le gigantesque « mall » de Minneapolis ou défendre partiellement les architectes de la guerre en Irak en rappelant que ces gens « ajoutent aux paramètres de [la] diplomatie des considérations tirées de Thucydide ou Leo Strauss », ce qu'il dit se fonde, « non sur le parti pris, mais sur l'enquête, l'observation, l'écoute des acteurs ». C'est là ignorer, ou omettre, que la culture érudite et générale de l'auteur, les livres qu'il a déjà publiés, son style d'écriture, les exigences de ses éditeurs, le public postulé à qui il s'adresse et aux attentes duquel il répond forcément de façon implicite, sa position dans le petit monde littéraire, philosophique et médiatique parisien,

sans oublier les conditions extraordinairement privilégiées dans lesquelles il a réalisé son voyage sont autant de filtres qui colorent de leur teinte propre ce que BHL, comme du reste tout autre écrivain, est en mesure de penser à propos du « grand vertige américain ».

De Tocqueville à nos jours, en passant par Paul Morand et Louis-Ferdinand Céline, le récit de voyage aux États-Unis offre cette particularité d'allier les principaux *topoi* de l'exotisme littéraire à une représentation critique de la modernité sociale, politique et technologique la plus avancée. Pour l'écrivain français, mettre en scène les USA, c'est toujours d'une manière ou d'une autre en venir à se situer soi-même et à situer son pays par rapport à une représentation, plus ou moins angoissante selon les cas, de l'état actuel du monde et de l'avenir probable de l'humanité. La plus angoissante (et la plus antiaméricaine) de ces représentations se retrouve à ma connaissance dans *Scènes de la vie future* (1930) de Georges Duhamel, récit de voyage fictif qui fut l'un des grands best-sellers de l'entre-deux-guerres. L'ouvrage inspira notamment à Hergé les épisodes qui mettent son héros aux prises avec les gangsters de Chicago dans *Tintin en Amérique* (1932). *American Vertigo* ne fait pas exception. Le livre en apprend moins sur une éventuelle réalité objective des États-Unis que sur l'idéologie de l'auteur, sur sa conception du monde moderne, de

la France, de la culture lettrée et de l'intellectuel.

À une époque prétendument marquée, comme pourrait l'écrire un Lyotard *light*, par « l'écroulement des grands récits », « le déclin des visions matérialistes du monde », « l'échec du socialisme » et la fin des « illusions du progressisme », l'Europe doit être entendue « comme figure de l'esprit née, comme disait Husserl, de l'idée de raison et de l'esprit de philosophie », tandis que la France est, de son côté, un « pays qui a vécu plus qu'aucun autre sous l'empire de la passion idéologique chauffée à blanc et qui en est revenu ». C'est faire de l'écrivain et du philosophe français idéal un être parfaitement raisonnable, éclairé et lucide, un gardien désintéressé des grands principes éternels qui est revenu une fois pour toutes des « égarements » du passé et qui sait, aujourd'hui, mettre son lecteur en garde contre les aveuglements haineux dont nous menacé encore les « anti-américains monomaniaques et furieux », le « fascisme » des intégristes musulmans et les « délires des altermondialistes ».

Abordés dans cette optique, les États-Unis sont aujourd'hui, après avoir été les héros de « notre lutte si coûteuse mais finalement victorieuse contre les précédentes incarnations de la Bête »², les plus puissants défenseurs d'un monde libre parvenu à son apogée.

Mais la « tyrannie de la majorité » (Tocqueville), la « religion de la marchandise », « les dérèglements des mécanismes de mémorialisation », une « obésité globale et totale » des institutions, la « poussée des minorités », le fondamentalisme et le néoconservatisme « incapable de se donner les moyens de ses idées » risquent constamment d'entraîner le pays, et le reste du monde, vers de nouvelles dérives. Et c'est là qu'entre en jeu BHL, l'intellectuel français, l'homme de culture et de raison qui examine, qui juge, qui accorde les bons et les mauvais points à l'Amérique, qui lui indique les voies à suivre, les précipices dont elle devra s'éloigner si elle veut continuer à remplir sa mission démocratisante et civilisatrice.

À une époque où les intellectuels y voyaient moins clair, où certains d'entre eux s'opposaient aux bienfaits du capitalisme, Sartre écrivait contre les représentants du pouvoir et leurs « chiens de garde »³, contre son propre public, composé par la bourgeoisie française honnie, et contre lui-même, en tant que membre de cette classe sociale, le tout en recherchant un impossible moyen de rendre ses mots efficaces sur le plan de ce qu'il nommait la *praxis*. Rien de tout cela n'est à la mode aujourd'hui : l'intellectuel contemporain du type BHL se contente de se donner à peu de frais une conscience humanitaire et un rôle social en évoquant le spectre du totali-

tarisme dont il se fait un fier combattant, sans jamais se demander en quoi ses écrits peuvent avoir quelque impact que ce soit sur le monde et son évolution. Si l'on ajoute que, du début à la fin d'*American Vertigo*, l'auteur stigmatise la masse de ses « concitoyens pavlovisés », dans laquelle il se garde bien de se situer ou de situer son lecteur, on aura sans doute percé le « vrai secret » du succès béachélien : présenter l'air du temps, le prêt-à-penser consensuel et non critiqué comme des marques de distinction et d'audace. Voilà sans doute ce qui rend la lecture de Bernard-Henri Lévy essentielle : savoir ce qui est considéré, aujourd'hui, en France, comme le fin du fin de ce qu'il faut dire pour pouvoir communier, entre gens de bon goût, dans le non-conformisme intellectuel. ●

1. Voir, à ce propos, chacune des 762 pages que comporte *Le siècle de Sartre* (2000) dans l'édition de poche.
2. La Bête en question est le totalitarisme de Lénine, Mussolini et Hitler. Soulignons au passage que le pronom possessif « notre » apparaissant au début de l'extrait cité laisse entendre que Bernard-Henri Lévy a activement contribué à la défaite de l'Axé et à l'effondrement de l'empire soviétique. L'auteur ne précise cependant pas quel rôle il a joué dans cette « lutte si coûteuse ».
3. L'expression, de Paul Nizan, a été reprise par Sartre pour stigmatiser les écrivains comme Julien Benda qui prétendaient se situer en dehors du débat public et qui, ce faisant, prenaient implicitement parti pour l'ordre établi.

PSYCHANALYSE

Frères d'armes

FRÈRE DU PRÉCÉDENT de J.-B. Pontalis
Gallimard, 201 p.

par NICOLAS LÉVESQUE

L'auteur de *Perdre de vue* et d'*Un homme disparaît* écrit ici en deuil de son frère aîné Jean-François, mort en 1999, sans jamais se réfugier dans l'hypocrisie d'un hommage idéalisé ou d'une réconciliation facile. Jean-Bertrand Pontalis tente de se guérir de la violence de la jalousie de son frère, c'est-à-dire aussi de la culpabilité d'être sorti victorieux du duel fraternel : « Je veux me délivrer d'un frère grimaçant. M'en délivrer, m'en guérir. » Qu'est-il donc arrivé à son frère, cet enfant pourtant « si brillant, si charmeur, adulé par les "grandes personnes" » ? J.-B. analyse sans complaisance J.-F., sa passion de détruire,

de s'autodétruire, « son amour de la haine », sa tendance à séduire puis à humilier les autres : « Son érotisme si particulier exige que l'autre ne soit plus que cela. Anéanti comme sujet. » J.-B. avoue s'être souvent senti la proie de J.-F. et peut-être l'écriture vient-elle, chez J.-B., répondre à ce besoin de retrouver sa subjectivité, sa singularité, une signature. Par ailleurs, J.-B. fera aussi de cette expérience de la perte de subjectivité un métier, car on ne devient pas psychanalyste sans avoir vécu malgré soi cette éclipse. Ironie du sort, J.-B. est surtout connu en tant que « Laplanche et Pontalis », duo à l'origine du *Vocabulaire de la psychanalyse*. Il y a quelques années, à la

librairie, cela ne m'a pas surpris de voir inscrit sur un de ses livres plus personnel, en lettres blanches sur le ruban rouge promotionnel de Gallimard : « un vocabulaire privé ».

Dans *Frère du précédent*, Pontalis se donne le temps et le droit de chercher, autant dans les replis de son psychisme que dans l'espace de la littérature ; « (s)on enquête a la forme d'une spirale » qui invite le lecteur à accompagner le trajet de sa pensée, au fil de son exploration de la fraternité, un thème large et infini, si important dans la pratique clinique et pourtant souvent négligé dans les

interprétations psychanalytiques, en premier lieu par Freud lui-même qui, en nous offrant le célèbre triangle (papa-maman-Sigmund), réalise le fantasme fratricide de l'enfant aîné (qu'il a été) : faire disparaître l'intrus, avoir ses parents juste pour soi, « en exclusivité » (comme disent nos médias œdipiens).

Il dresse une liste de frères, personnages de fiction ou ayant réellement existé : Romulus et Remus, Caïn et Abel, Ésaü et Jacob, Étéocle et Polynice, ou encore Arthur et Frédéric Rimbaud, Hervé et Guy de Maupassant... En étudiant le cas des frères Proust — Marcel aurait mal